
Chantal Masson-Bourque, musicienne et professeure •
Faculté de musique, Université Laval, Québec •
Courriel : chmbourque@videotron.ca

À travers le mur de la mort, un fil d'amour étonnant

Chantal Masson-Bourque, musicienne et professeure

Le 16 mai 2000, dans une grande salle de l'hôtel Le Concorde à Québec, les quelque 400 participants au congrès annuel de l'Association québécoise de soins palliatifs (AQSP) ont retenu leur souffle pendant une heure en écoutant madame Masson-Bourque. À leur réunion subséquente, les membres du comité de rédaction des Cahiers de soins palliatifs ont discuté la possibilité de publier ce témoignage et partagé certaines hésitations à le faire. En effet, cette conférence a été beaucoup plus qu'un texte d'une qualité exceptionnelle, et plusieurs des éléments qui se sont conjugués ce matin-là pour en faire un moment inoubliable ne peuvent pas être reproduits, en particulier les interprétations au violon de pièces musicales par la conférencière elle-même. Nous tenons à remercier madame Masson-Bourque et le comité de rédaction du Bulletin de l'AQSP de nous avoir permis de reproduire ce texte déjà publié dans le Bulletin de l'AQSP, vol. 8, n° 2, octobre 2000. Les titres des trois œuvres de Bach jouées sont mentionnés dans le texte à l'endroit où ces pièces ont été insérées dans la conférence. N.D.L.R

Le 16 mai 1998 était une magnifique journée de printemps, calme, ensoleillée. Un samedi superbe. Au début de l'après-midi, nous parlions tranquillement, Jean-Louis et moi. Le téléphone sonne, Jean-Louis, mon mari, va répondre. Il parle en anglais... la gorge serrée. Il revient vers moi, blême. Alors, j'ai su : Sébastien a eu un accident. Il est mort. Sébastien, pilote-instructeur à Vancouver, volait en plein soleil quand l'aile de son avion s'est détachée. Il s'est écrasé au sol.

Sébastien notre fils aimé, notre amour commun, Sébastien mon grand ! C'est comme un coup de hache qui fait régresser la vie jusqu'au centre de notre cœur ; Sébastien mort, c'est Sébastien éternisé, planté là en moi, d'un seul coup, tout entier, par un don brutal, sans gestation ; c'est la rupture de 25 ans de vie paternelle et maternelle, c'est le surgissement d'un *nous* complètement différent, brutalement constitué, inconnu, déchirant l'ancienne vie commune. Sébastien mort, c'est son absence, tout à coup si fortement présente. C'est un énorme élan d'amour qui saute vers lui, qui essaie de communier à sa mort, d'adhérer aux derniers instants de sa vie de pilote. Garder sa voix en moi, sa façon de dire « allô », l'accueillir tout de suite, avec joie, comme chaque fois qu'il arrivait à la maison ou dans mon bureau. Mais là... on ne pouvait plus parler avec lui, on se heurtait à l'impossibilité d'avoir accompagné l'instant de sa mort, on essayait de récapituler... Le téléphone sonnait sans arrêt. Son patron... la « coroner » de Vancouver... Jean-Louis a appelé des amis. Heureusement, il fallait partager.

J'avais alors 60 ans. Ce n'était pas la première fois que j'étais confrontée à la mort. Je suis née en France, un peu avant la Seconde Guerre mondiale. La mort était alors donnée par les ennemis qu'il fallait tuer... Elle était soi-disant glorieuse. Ils étaient « morts pour la France ». Mais j'avais peur et je faisais des cauchemars. J'allais jusqu'à rêver que mes parents me coupaient en morceaux. La mort était pour moi le fruit d'une haine, qui pouvait, incompréhensiblement, s'installer là où l'amour était normal. La mort, c'était le mal semé à cause des ennemis.

La mort s'est ensuite rapprochée et j'ai été confrontée à la douleur de ceux qui luttent contre les forces de dissolution : la mort, c'était l'échec de cette lutte contre la maladie, c'était l'horreur de perdre sa femme, son fils atteint d'un cancer.

La mort s'est encore rapprochée. Deux de mes frères sont morts dans un accident de montagne dans les Alpes. C'était à la fin de mon premier séjour au Québec. De retour en France, à mon arrivée à l'aéroport, mon frère aîné m'a appris que François et Denis étaient morts la veille. De toutes mes entrailles j'ai refusé cette mort.

Un *non* énorme m'habitait, un violent refus du néant, une frustration essentielle. Je ne ressentais que le trou béant au milieu de la famille.

Pour la première fois, je vivais la solitude consécutive à la perte, la séparation. Une partie de moi-même mourait, les liens de toute une enfance. J'étais révoltée... jusqu'à ce que j'arrive chez mes parents. Mon père m'a alors dit : « Il n'y a qu'une chose à faire, c'est d'*être bon* ». J'ai mis longtemps à comprendre le sens de cette phrase.

Mon père est mort 25 ans plus tard, la veille de Noël 1989, et j'ai senti son être spirituel passer en moi d'une façon si forte, avant même que maman m'annonce au téléphone son décès, que j'ai commencé à comprendre la mort comme une membrane que l'être traverse, libéré des limites d'un vieux corps. J'ai, bien sûr, ressenti la fissure de l'absence, et toute ma tendresse s'est tendue vers lui.

J'ai vu le visage et les mains de mon père mort, son corps qui n'était plus un lieu possible pour la présence de sa personne spirituelle. Sa présence n'était plus là. Notre relation de père à fille devait changer radicalement.

Je suis musicienne et j'ai joué à son enterrement. J'ai improvisé sur un thème de Schubert qu'il aimait beaucoup et sur le Requiem de Fauré, devant son cercueil, mais complètement reliée à son être spirituel, à sa présence nouvelle. Ainsi, pour la première fois, j'ai senti surgir l'étrange sourire des morts qui nous aiment.

J'ai appris alors qu'il faut tout de suite accepter d'être consolé, qu'il n'y a pas contradiction entre la *vie* et la *mort*, mais relation entre la *mort* et l'*amour*. L'être qui avait franchi la membrane de la mort, je le sentais comme relié par un fil d'amour qui, lentement, nourrissait peu à peu en moi cette partie qui, un jour, traversera de l'autre côté. La *mort* n'est pas un mur étanche au bord de l'anéantissement. C'est un processus de mûrissement vers un accomplissement inconnu qui, déjà, distille sa substance en nous. Cet étrange appel à la bonté chez mon père, après la mort de mes frères, c'était sa façon de me le dire, et de le vivre.

La mort de nos parents âgés fait partie de la grande chaîne de la vie. Elle nous habitue au mouvement de cette chaîne et nous prépare à renoncer un jour à l'adhérence à la vie. Chaque seconde de notre vie nous apprend en douceur ce que la

mort de ceux qu'on aime nous apprend en douleur. À chaque instant, on se sépare de l'instant d'avant ; à chaque instant, on marche vers quelque chose de nouveau. Toute la vie est faite de l'expérience de la séparation. On y puise une certaine autonomie par rapport au temps qui glisse, sans jamais rétrograder. Mon père était au bout de sa vie dans le temps. À 89 ans, il ne pouvait plus transformer le sens de sa vie dans un avenir temporel. « Il s'est détaché de cette vie comme un fruit mûr », disait maman.

La mort d'un enfant en pleine jeunesse, cela frappe de plein fouet le dynamisme de la vie. J'ai, bien sûr, essayé de reculer le contact avec le mystère nu de sa mort pour retrouver la chaleur de sa vie « juste avant », pour compatir, s'il a souffert, sympathiser, peut-être posséder la dernière minute de sa vie. Cette dernière minute là, c'était encore mon univers, j'en avais besoin pour me rapprocher de lui, pour l'avoir aimé jusqu'au bout.

Mais l'accident s'est passé à Surrey, près de Vancouver. Nous n'étions pas là. Son compagnon de vol est mort lui aussi. Par un miracle extraordinaire, nous avons reçu, un an après, une photo magnifique qui nous montre un Sébastien

radieux. L'appareil photo a été retrouvé dans le champ où l'avion s'est écrasé, un an après, et le film était intact. Quel message ! Il était en plein bonheur, exactement comme le jour où il a surgi dans mon bureau après un vol en s'écriant : « Maman, j'ai touché l'Éternité ! »

J'ai aussi essayé de partager l'instant de sa mort, son passage à l'absence, et ce n'était que questions sans fin. A-t-il résisté, glissé en douceur ? Quand son âme a glissé hors de son corps, était-ce difficile, douloureux ? Je voulais comme mourir un peu avec lui pour me reposer avec lui.

Et le flot des questions continuait. Où es-tu, mon Sébastien ? Je voudrais accourir vers toi. Au-delà de ton corps réduit en cendres et des souvenirs de tes 25 ans de vie, que reste-t-il ? Ta manière de vivre libre, ta manière d'aimer, ce que tu voulais être... est-ce que tu peux le réaliser ? Comment es-tu ? Comment se fait ton être éternisé ?

Et d'autres questions aussi... Pourquoi as-tu fait cela ? Pourquoi cette infidélité à notre affection ? Je n'arrêtais pas de lui poser cette question, pour savoir, pour comprendre... en pensant à ce que m'avait dit ma nièce Elizabeth, atteinte de leucémie, paralysée,

brûlée par les traitements : « Le jour où je comprendrai pourquoi tout cela m'est demandé, je suis sûre que je serai émerveillée ».

Je le cherchais dans l'inconnu, avec beaucoup d'intensité. Est-ce que vraiment j'avais perdu mon fils aimé ? Non, je ne l'ai pas perdu, j'ai toute son enfance en moi. Tout ce passé accumulé qui n'avait plus d'avenir dans le temps, il nous remontait dans le cœur avec tendresse. Notre enfant que nous avons lancé dans le temps, dont nous avons connu la gestation, puis la naissance, notre enfant que nous voulions comme un chef-d'œuvre, que nous avons aidé à prendre le risque de ses rêves après une adolescence difficile, lui qui cherchait tellement un sens à sa vie et qui l'avait trouvé dans sa vocation de pilote, il volait comme un oiseau, avec un instinct prodigieux, dès son premier cours de pilotage.

Il projetait un voyage autour du monde, il voulait des enfants, mais plus tard ; il avait besoin de sa liberté pour capter le monde sans jamais faire de mal à quelqu'un. Fallait-il renoncer à sa vie, à cette partie de nous qui était projet avec lui, et qui était cassée ?

Oui, il fallait renoncer à pouvoir être fiers de notre fils, pilote-instructeur, enfin branché dans la

vie après avoir tant cherché d'issues à la difficulté de vivre. Sa passion, c'était de s'arracher à la Terre, de voler et de faire partager aux autres cet intense sentiment de liberté, de détachement, de lien sans entrave avec l'intérieur des êtres que l'on éprouve là-haut.

Il avait pris un énorme raccourci. Il fallait accepter l'idée de ne plus le voir, le toucher, l'entendre ; ses étreintes, ses tapes amicales... plus jamais. Ne plus m'inquiéter pour lui, lui qui méprisait le risque, qui voulait tout essayer, sans prudence, pour toucher les merveilles de la vie. La communauté qui existait entre lui et moi était rompue. Il disait à ses amis que j'étais « sa meilleure interlocutrice ». Nous parlions beaucoup ensemble du sens de la vie. Il était sûr que les instants de grand bonheur sont ceux où l'on s'abolit comme individu, où l'on se fond dans une sorte de dilatation totale de l'être, une grande communauté d'amitié et d'amour sans barrière. Il reconnaissait les gens capables de vivre cela, de palper ce bonheur et de le désirer plus que tout.

Il cherchait un mode d'être où les limites entre humains ne seraient plus des obstacles. Il me disait que, pour vivre la plénitude, il fallait se vider de soi-même, se dissoudre. Je lui disais combien

je tenais à la personne unique, magnifiée dans l'expérience de la beauté ou de l'amour.

Il me demandait de lui jouer quelque chose. C'était toujours du Bach, et particulièrement une sarabande qu'il aimait bien et qui m'interpelle depuis des années dans son va-et-vient entre le haut et le grave, dans sa tension entre le terrestre et l'esprit. Elle a été écrite par J.S. Bach, probablement en 1720, après un voyage à Dresde avec son fils aîné. De retour à la maison, il apprend, en franchissant le seuil, que sa femme, Maria-Barbara, est morte et enterrée. Alors, la musique monte en lui, cherchant une issue, comme une exigence de fixer dans les sons l'élan de son cœur.

Par cette musique, qui épouse le temps et le transcende en le transformant en *beauté* vivante, s'exprime le lien mystérieux entre la douleur de la finitude et la jubilation de la transcendance, entre le goût de mort du temps qui coule, du présent qui meurt à chaque instant et le goût d'éternité que font jaillir les sons, quelque part en nous.

En la jouant, je me sens tirée vers le futur. La musique est un art du temps. Comme le temps de la

vie, elle avance vers sa fin. En même temps, elle ébranle quelque chose de très profond, d'immuable, à la même profondeur que celle qui frémit quand on apprend une mort.

« La profondeur de la vie se révèle toute entière dans l'écoute des sons qui assure la présence charnellement savoureuse du transréel », dit à peu près Charles Baudelaire.

En jouant Bach chaque matin, je cherche une attitude de transparence à ce transréel, et la musique rejoint la mort comme si elle était, elle aussi, une membrane osmotique entre deux états.

(Musique : Sarabande de la V^e Suite de Bach pour violoncelle seul en do mineur)

De temps en temps, nous touchions ensemble le silence magnifiquement plein de l'évidence de l'être dilaté. Lui, il disait : « anéanti », dans un langage un peu bouddhiste qui attire les jeunes ; moi, je disais : « ressuscité », c'était plus dans ma culture. Et nous étions conscients que nos mots tournaient autour de la même expérience, sans pouvoir vraiment la dire. Ce n'étaient pas des moments d'extase, c'était plein d'un bon sens joyeux, naturel, qui nous faisait rire du bonheur de toucher à notre substance intime, à

notre réalité unifiée d'êtres bien vivants, accordés à la réalité vraie.

Nous nous sentions lucides, c'est-à-dire dans la lumière du réel, et rien ni personne ne pourra m'enlever ces moments-là.

J'ai cessé de me poser les questions sans réponses. En retrouvant ces instants de lumière, de lucidité vécus ensemble, qui suspendaient le temps comme peut le faire la musique, j'ai senti que Sébastien n'est pas autre chose : il est toujours lui-même, en beaucoup plus. Il existe encore, de lui à moi, une part commune, celle que nous avons déjà partagée dans ces moments de bonheur, d'affectueuse unité.

Tout de suite après sa mort, je le sentais tout près de moi derrière mon épaule droite, si fortement que je me surprénais à me retourner. J'étais comme invitée à le suivre dans sa dimension d'être nouveau, celle que j'appelle, faute d'autres mots, son « être éternisé ».

J'ai alors commencé à chercher le moyen de poursuivre ce qui semblait inexorablement interrompu. La peine était là, mais elle ne m'intéressait pas. Mon point de départ, c'était ce lien nourricier entre ma vie, dans le temps, et sa vie, hors du temps. Je ne me suis

pas interrogée sur cette souffrance qu'on me disait être la pire de toutes, celle d'une mère qui perd son fils.

Un amour interrompu dans sa vie temporelle, ça fait mal simplement parce que l'amour est coincé dans cette vie qui lui oppose tant de barrages, qui est trop étroite pour lui.

Si je laisse venir Sébastien dans sa surnature intemporelle, par ce mince fil qui traverse le mur de la mort pour entrer dans ce temps qui est la trame de ma vie, je me sens perplexe, dépaysée, mais attentive, avec ce sourire en moi.

Tout de suite après la mort de Sébastien, des amis sont venus chez nous, avec de la nourriture. J'étais éberluée, profondément touchée, surtout lorsqu'ils sont venus manger cette nourriture avec nous, en plein soleil sur la terrasse. C'était tellement réconfortant. La vie dépend de la nourriture. C'est terre à terre, c'est réel, tangible. Jésus ressuscité demande à manger, cuisine, et invite ses amis à manger du pain et des poissons grillés. Il recommande de donner à manger à la fille de Jaïre qu'il a ramenée à la vie. Il mange avec les disciples d'Emmaüs et les traite d'êtres sans intelligence parce qu'ils ne comprennent pas, avec leur raison

raisonnante, avec leur philosophie rationnelle, cette irruption de l'être éternisé dans le temps.

Il voulait leur faire comprendre que la membrane de la mort est une membrane osmotique, qu'on peut se nourrir de ce qui vient de l'autre côté. Les amis qui sont venus manger avec nous ont eu la même idée que Jésus quand il a assuré sa présence dans le temps sous forme de nourriture, du pain et du vin qu'on peut manger et boire... assurer notre nourriture, notre désir d'être nourris.

On ne peut pas vivre dans le regret. Le regret de la vie temporelle de Sébastien n'a pas de raison d'être. Intégrer sa mort à ma vie, c'est intégrer un dynamisme vers sa présence nourricière, comme j'étais pour lui présence nourricière avant sa naissance. Il est maintenant doublement notre fils, séparé à sa naissance pour notre joie, séparé à sa mort pour son autonomie d'être complet, affranchi du temps.

L'important, c'était de m'entraîner à cette forme difficilement concevable de sa présence, aussi impalpable que la présence de l'embryon humain au début de la conception, avec la difficulté d'adaptation de tout organisme en état de mater-

nité. C'est un long travail. Cela n'a rien à voir avec la nostalgie du passé. C'est une présence au présent, mais dans l'absence. Une absence qui se vit comme plénitude pas finie, que j'emmène partout, comme je portais en moi Sébastien pas encore séparé.

J'ai alors commencé à travailler cette germination, et c'est encore Bach qui m'y a aidée avec l'Allemande de cette même Suite, dont je n'avais encore jamais bien compris le cheminement laborieux avec son rythme têtu, ses élans vers une issue... entrevue mais évitée, ses replis pleins de doutes. Ce que la Sarabande effleure dans sa fragilité, l'Allemande travaille à l'implanter dans un temps plus structuré, un rythme cahoteux qui s'arrête, qui repart, intermittent, lourd, avec d'étranges allègements fugitifs, le temps d'une résonance. Travailler cette œuvre, c'était, chaque matin, travailler l'intégration de sa mort à ma vie.

(Musique : Allemande de la V^e Suite de Bach pour violoncelle seul en do mineur)

Il y a un être-ensemble des vivants et des morts qui existe de ce côté-ci de la mort comme de l'autre. Il se situe dans une zone de l'être où l'on n'a ni prise ni accès. Cela se

fait, comme l'enfant se fait dans le sein de sa mère. À travers la rupture toujours à refaire chaque matin se glisse une sorte de tropisme de cette zone profonde vers la Lumière, une clarté de confiance à tailler chaque jour.

« La lumière, elle sait où elle nous mène. Il est bon d'ignorer comment elle le fait. Il suffit pour nous d'être des lampes, transparents à son rayonnement ».

Ces lignes fortement soulignées par Sébastien, nous les avons trouvées dans un livre qu'il a beaucoup lu, et nous les avons méditées avec tous ceux qui sont venus aux funérailles. J'avais peur des funérailles. « Avec les funérailles, il faut laisser la peine », dit l'Ecclésiaste. La peine, c'était encore un lien avec Sébastien. J'avais peur qu'elle déborde.

Je n'oublierai jamais l'énorme charge d'amour de cette cérémonie centrée sur les Secrets de Dieu : « Celui qui nous console dans nos afflictions afin que nous puissions consoler les autres [...] Nous savons que, partageant notre souffrance, vous partagerez aussi notre consolation ». Ces mots de Saint-Paul que nous avons choisis, c'étaient aussi les nôtres. Nous avons aussi lu un extrait du Livre de la Sagesse dont la force

a comme imprégné ceux qui étaient là :

« Dieu a créé l'homme pour une existence impérissable [...] Celui qui ne réfléchit pas s'est imaginé qu'il étaient morts ; leur départ de ce monde a passé pour un malheur. Quand ils nous ont quittés, on les croyait anéantis, alors qu'ils sont dans la paix. Ce qu'ils ont eu à souffrir était peu de choses auprès du bonheur dont ils seront comblés, car Dieu les a reconnus dignes de Lui [...] Il les a accueillis. Au jour de sa visite ils resplendiront, ils étincelleront comme un feu court dans la paille.

Ceux qui mettent leur confiance dans le Seigneur comprendront la Vérité ».

N'avoir confiance qu'en nous-mêmes, ce serait cela accepter la mort, mais « Dieu nous tire d'une pareille mort » (Saint-Paul II Cor., 1,3-11).

Au cimetière, deux jours plus tard, en portant notre enfant mort vers sa vie de ressuscité, j'adhérais de toutes mes forces à cette naissance à l'au-delà du temps qui ne mène plus à la mort. Son « être corrompible », réduit à cette petite boîte de cendres que nous portions à tour de rôle, « avait revêtu l'incorruptibilité, son être mortel... l'immortalité » (I Cor., 15, 53) en un

clin d'œil, à l'instant de sa mort, formidable transmutation ! Notre enfant mort pouvait déposer en nous, et pas seulement en nous, des parcelles de sa vie de ressuscité. Notre chagrin, il était là, comme un signe de nos limitations... si réelles. Mais notre fils commençait à vivre en nous comme Dieu vit en nous, et déjà il nous travaillait, nous apprivoisait à cette vie étrange où toute communication n'est que d'amour énigmatique.

Profondément bouleversé, un de mes collègues, le compositeur Alain Gagnon, est rentré chez lui avec cette présence de Sébastien, si forte. Il s'est mis au piano, improvisant sur le nom de mon fils, chaque lettre étant l'équivalent d'une note. Il en a fait un grand thème ascendant qui se cherche, en tension comme en pureté. Quelques mois après il m'apportait ce que nous avons appelé la « Sonate à Sébastien » et qui bientôt a pris le nom d'« Altitude Maximale », pour alto et piano, d'après le titre d'un poème envoyé par le patron de Sébastien. C'est un poème écrit par un jeune pilote de 19 ans, mort lui aussi en plein ciel. Il décrit exactement la joie qu'avait Sébastien quand il volait. J'étais bouleversée ! Dans ces notes travaillées, je retrouvais les élans de

mon fils, tout un dialogue entre lui et moi, puis par trois fois son nom tendu vers l'éternité. J'étais bouleversée par l'œuvre, mais aussi par ce besoin de création intense, immédiat, éveillé par Sébastien dans sa surnature, chez quelqu'un qui le connaissait si peu.

Me mettre à travailler l'œuvre, la creuser, la jouer, l'interroger, c'était pour moi travailler la nouvelle présence de Sébastien, sa voix musicale, puisque sa voix parlée n'existait plus. « À chaque effondrement des preuves, l'artiste répond par une salve d'avenir », affirme le poète René Char. Travailler cette musique, donner à chaque note son sens, son poids, c'est pour moi donner une forme à cette présence de l'absence de Sébastien, c'est ma « salve d'avenir ».

L'œuvre porte une grande charge émotive, et je suis sûre qu'elle vivra en dehors des circonstances de sa genèse. La jouer, c'était m'appuyer sur la densité des sons pour faire mon travail de mise au monde, mon travail de création d'un être nouveau, un être de *beauté*. Cela m'a permis de canaliser les contradictions de la mort, l'horreur, la tension, la nudité, l'inquiétude... dans la vision d'art qui peu à peu se précisait comme une espérance.

« Maman ! j'ai touché *Dieu* ». Cette phrase y est cachée dans les sons de l'alto, et quand je l'ai détectée, entendue derrière les notes, j'ai ressenti cette joie extraordinaire du sourire d'amour des morts que l'on aime, celui qui ne peut s'installer longuement dans le temps car sa nature est surnaturelle. Même imparfait, l'élan créateur du jeu musical peut réussir à dépasser ce qui est promis à la mort en dévoilant cette zone de l'être qui ne demande qu'à être fécondée pour commencer l'autre *vie*.

Je me souviens qu'un jour Sébastien m'avait demandé : « Qu'est-ce que tu fais quand tu pries ? » et j'avais répondu : « Je m'ouvre tout grand, le plus possible, et j'aspire l'être d'amour ». Il m'avait donné, sans rien dire, une de ces tapes amicales qui marquaient notre complicité.

Nous aimions savourer l'essence de l'être, ce que l'on appelle quelque fois « l'âme », sous n'importe quelle robe de chair. Libéré de cette robe de chair souvent tachée et si opaque, l'être éternisé peut-il remplir le trou de l'angoisse qui s'ouvre encore parfois, le matin surtout, de ce côté-ci de la mort ? Peut-il y déposer, dans ce trou d'angoisse, un germe de résurrection ?

Par la fenêtre de nos morts aimés, la vie éternelle peut-elle irradier notre vie dans le temps ? Et, surtout, comment faire pour coller à ce mode d'être mystérieux ? Je regarde la photo de Sébastien, je fais le vide et je laisse venir. Ce qui vient, c'est une douceur étonnante dans laquelle je voudrais rester. J'y touche, sans pouvoir y entrer vraiment. Je pressens... par anticipation mon propre saut de l'autre côté, et cela crée quelque chose en moi, dès maintenant.

Je sens que l'espérance n'est pas un désir qui se projette dans l'avenir mais un état actuel, un germe de quelque chose qu'on ne peut pas nommer. Dans la plaie ouverte par la mort, l'espérance s'insinue, lentement, comme l'huile du bon Samaritain. Elle adoucit la déchirure de l'unité *toi-moi*. Elle est comme une invitation à savourer dès maintenant... « Entre dans la joie de ton Seigneur »... qui est la joie de ton fils.

Cela n'exclut pas une sorte de combat entre le cœur blessé qui perçoit encore sa blessure comme une fidélité, et l'attrance vers la communication de plénitude qui germe dans ma robe de chair.

C'est une étrange anticipation non pas de ma mort comme telle, mais de ce qui suit la mort. En laissant cet état d'espérance s'implanter en moi fugitivement, par petites touches, je suis simplement harmonisée avec l'état que connaissent les morts que j'aime. Autrement dit, je laisse leur être éternisé alimenter cette nature spirituelle qui est en mûrissement dans ma vie corporelle.

Je pense que c'est le langage dont disposent les morts pour communiquer avec les vivants-futurs-morts que nous sommes... maintenant que le temps et l'espace ne sont plus leur demeure, que les mots et les gestes ne sont plus leur monde.

La vie corporelle de Sébastien avec sa soif d'absolu mal étanchée, son mépris des biens matériels qui frisait l'irresponsabilité et cette liberté qui frôlait l'imprudence, c'était un enfantement qu'il a traversé avec une confiance irrésistible. C'était une épure, mais l'épure d'un chef-d'œuvre, celui que nous avons conscience d'avoir mis au monde à sa naissance, celui dont sa mort a permis l'éclosion. C'est la vérité de la création à laquelle ils nous est donné de participer. C'est cela qui nous émerveillera quand nous comprendrons.

Ma conscience de toutes ces choses est confuse, discontinue. L'être éternisé est mal à l'aise dans le temps qui n'est pas sa dimension, dans l'espace de ma raison qui ne peut pas sortir de son ordre pour le saisir.

On peut aider la vie ; on peut sauver la vie. On ne peut pas saisir l'essence de la vie, l'irruption de la vie hors du temps, et pourtant, on est fait *en vie* pour une existence impérissable.

Ma conviction n'est pas rationnelle, elle est fondée sur l'expérience de ce lien nourricier qui m'alimente dans ma nature prééternisée. La palpitation commune de la vie, on la partage quand on porte un enfant, on la partage quand on fait l'amour, on la partage dans les moments forts de l'amitié, on la partage aussi à travers la membrane osmotique de la mort, sans être assez élastique pour y adhérer longtemps.

En goûtant la palpitation de la vie, mes parents m'ont conçue, et Jean-Louis et moi nous avons conçu nos deux fils, dans une dynamique de création globale qui nous dépasse en tant qu'individus.

Entre les deux murs, celui de la conception et celui de la mort, nous sommes des personnes distinctes :

dès le sein de sa mère, l'enfant est distinct, et dans la vie corporelle, même avec beaucoup d'amour, l'*autre* nous échappe toujours. Mais la formidable mutation que vit notre communion d'amour juste après l'annonce de la mort de quelqu'un qu'on aime, quand, d'un seul coup, l'amour fait l'apprentissage de son éternité des deux côtés de la mort, ce court laps de temps, c'est un ébranlement foudroyant parce que, d'une seconde à l'autre, on vit avec le mort comme on vit avec *Dieu*, sans le voir, hors de la présence.

Quand Jean-Louis m'a annoncé : « Sébastien est mort », son être s'est enfoncé comme un coup de hache jusqu'à cette zone qu'on appelle amour ou âme, dans l'intimité la plus profonde. Un court moment, je l'ai aimé dans le présent éternel de *Dieu*. Et maintenant, chaque fois que je regarde sa photo, celle qui rit de bonheur ou celle dont le regard est si pénétrant, tout mon être se tend pour laisser fleurir cette vie commune en profondeur, pour la rejoindre, avec la force de tous les moments forts vécus ensemble.

La vie devient précieuse, car elle contient tout cela. Toutes les morts sont précieuses, car elles sont le sacrement qui ancre l'être éternisé que je suis dans la surnature où il

n'y a plus d'*autre*, mais l'un multiple. Quelquefois me vient à l'idée que c'est ça la vie trinitaire, le mystère de la Trinité, le multiple sans altérité.

Il y a deux ans, l'accident nous atteignait de plein fouet, comme un échec à 25 ans d'efforts créateurs. Le paradoxe énorme, c'est que c'est au cœur de cet échec que se cherche et se confirme le lien le plus fondamental avec notre fils, celui auquel nous n'avions pas pensé, cette articulation *vie-mort-vie* qui nous entraîne bien au-delà de l'événement *mort*.

« Le jour où nous comprendrons pleinement, nous serons émerveillés », disait ma nièce Elizabeth qui est morte six mois après Sébastien.

La lutte contre la souffrance, la lutte pour adoucir la souffrance, c'est l'effort de la solidarité et de l'amour humain, tant qu'il y a de l'espoir. Cela va dans le sens du temps, vers la mort que l'on ne peut pas empêcher.

La lutte contre la souffrance de l'absence jusqu'au bout du temps, c'est l'effort de confiance dans Celui qu'on aime sans le voir ni le toucher, le seul qui a franchi dans les deux sens la membrane osmotique de la mort, et le seuil qui va de l'être éternisé à l'être corporel ;

c'est la confiance dans Celui qui connaît le sens de la vie et qui a tout fait pour nous le faire comprendre. C'est l'effort de confiance dans les manifestations confuses, déroutantes mais bien réelles de sa révélation paradoxale.

En acceptant d'être pénétrée de cette ombre de la confiance, je crois que peut se développer lentement en moi l'embryon de la vie de ressuscité qui me relie à l'être éternisé de mon fils Sébastien, dans la région de l'espoir dépassé.

Mon pilote-instructeur saura me guider pour mieux reconnaître, au plus profond de moi-même et des autres, ce que sera l'être transfiguré, et je souris à sa présence intensément nourrissante, dont la substance n'est qu'amour pur.

(Musique : Prélude de la V^e Suite de Bach pour violoncelle seul en do mineur)